

Que vous vous l'êtes figuré.
 PSYCHÉ. Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
 A menacé mes tristes jours,
 Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
 Daigne venir lui-même à mon secours ?

L'AMOUR. Quel besoin de secours au milieu d'un empire
 Où tout ce qui respire
 N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
 Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

PSYCHÉ. Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
 Et que, s'il a quelque poison,
 Une âme aurait peu de raison
 De hasarder la moindre plainte
 Contre une favorable atteinte

Dont tout le cœur craindrait la guérison !

A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
 Laissent évanouir l'image du trépas,
 Et que je sens couler dans mes veines glacées
 Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.

J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
 De l'amitié, de la reconnaissance ;
 De la compassion les chagrins innocents
 M'en ont fait sentir la puissance ;

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
 Je ne sais ce que c'est ; mais je sais qu'il me charme,
 Que je n'en conçois point d'alarme.

Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
 Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même ;
 Et je dirais que je vous aime,

Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
 Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
 Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
 Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.

Hélas ! plus ils sont dangereux,
 Plus je me plais à m'attacher sur eux.
 Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
 Vous dis-je plus que je ne dois,

Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
 Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
 Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire ;
 Vos sens, comme les miens, paraissent interdits :

C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire ;
 Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR. Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
 Qu'il ne faut pas vous étonner
 Si, pour en réparer l'injure,
 L'Amour, en ce moment, se paye avec usure
 De ceux qu'elle a dû lui donner.

Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
 Exhale des soupirs si longtemps retenus ;
 Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
 Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
 Aussi sensiblement tout à la fois vous touche
 Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
 Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ. N'aimer point, c'est donc un grand crime ?
 L'AMOUR. En souffrez-vous un rude châtement ?
 PSYCHÉ. C'est punir assez doucement.

L'AMOUR. C'est lui choisir sa peine légitime,
 Et se faire justice, en ce glorieux jour,
 D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ. Que n'ai-je été plus tôt punie !
 J'y mets le bonheur de ma vie.
 Je devrais en rougir, ou le dire plus bas :
 Mais le supplice a trop d'appas ;
 Permettez que tout haut je le die et redie :
 Je le dirais cent fois, et n'en rougirais pas.
 Ce n'est point moi qui parle ; et de votre présence
 L'empire surprenant, l'aimable violence,
 Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
 C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
 Que le sexe et la bienséance
 Osent me faire d'autres lois :

Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
 Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
 Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR. Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
 Ces yeux qui ne sont point jaloux :
 Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
 De tout ce qui se passe en vous.
 Croyez-en ce cœur qui soupire,
 Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
 Vous dira bien plus, d'un soupire,
 Que cent regards ne peuvent dire.
 C'est le langage le plus doux ;

C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ. L'intelligence en était due
 A nos cœurs, pour les rendre également contents
 J'ai soupiré, vous n'avez entendu ;
 Vous soupirez, je vous entends.

Mais ne me laissez plus en doute,
 Seigneur, et dites-moi si, par la même route,
 Après moi le Zéphyre ici vous a rendu
 Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
 Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR. J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
 Comme vous l'avez sur mon cœur.
 L'Amour m'est favorable ; et c'est en sa faveur
 Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphyre.

C'est l'Amour qui, pour voir mes vœux récompensés,
 Lui-même a dicté cet oracle
 Par qui vos beaux jours menacés
 D'une foule d'amants se sont débarrassés,
 Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
 De tant de soupirs empressés

Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
 Ne me demandez point quelle est cette province,
 Ni le nom de son prince ;
 Vous le saurez quand il en sera temps.

Je veux vous acquérir ; mais c'est par mes services,
 Par des soins assidus, et par des vœux constants,
 Par les amoureux sacrifices
 De tout ce que je suis,
 De tout ce que je puis,

Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
 Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite.
 Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
 Je ne veux point, Psyché, devoir qu'à mon amour.

Venez-en admirer avec moi les merveilles,
 Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
 A ce qu'il a d'enchantements :

Vous y verrez des bois et des prairies
 Contester sur leurs agréments
 Avec l'or et les pierres fines ;
 Vous n'entendez que des concerts charmants :
 De cent beautés vous y serez servie,
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,
 Et brigueront à tous moments,
 D'une âme soumise et ravie,
 L'honneur de vos commandements.

Mes volontés suivent les vôtres ;
 Je n'en saurais plus avoir d'autres.
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer
 De deux sœurs et du roi mon père,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.

Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes sœurs soient témoins
 Et de ma gloire et de vos soins ;
 Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphyre,
 Qui leur puissent de votre empire,
 Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès :

Faites-leur voir en quel lieu je respire ;
 Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR. Vous ne me donnez pas, Psyché, tout votre âme
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.

N'ayez d'eux que pour moi, qui n'en ai que pour vous ;
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire.
 Et quand de tels soucis osent vous en distraire...
 PSYCHÉ. Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR. Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
 Les rayons du soleil vous baignent trop souvent :
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
 Dès qu'il les flatte j'en murmure :
 L'air même que vous respirez,
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche :
 Votre habit de trop près vous touche,
 Et, sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi qui m'effarouche
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
 Mais vous voulez vos sœurs. Allez, partez, Zéphyre ;
 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

(Zéphyre s'envole.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR. Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ces trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
 Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'amour.

Je n'y mêlerai point d'importante présence.
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens ;
 Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
 Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ. Votre amour me fait une grâce
 Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR. Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
 Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
 Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyr,
 Qui pour armer n'avez que de tendres soupirs,
 Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
 Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE.

— 338 —

L'AMOUR, PSYCHÉ.

UN ZÉPHYR, chantant ; DEUX AMOURS, chantants ; TROUPE D'AMOURS
 ET DE ZÉPHYRS, dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les Amours et les Zéphyr, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danses
 la joie qu'ils ont de voir Psyché.

UN ZÉPHYR.

Aimable jeunesse,
 Suivez la tendresse,
 Joignez aux beaux jours
 La douceur des Amours.

C'est pour vous surprendre
 Qu'on vous fait entendre
 Qu'il faut éviter leurs soupirs
 Et craindre leurs desirs ;
 Laissez-vous apprendre
 Quels sont leurs plaisirs.

DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour ;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

PREMIER AMOUR.

Un cœur jeune et tendre
 Est obligé de se rendre ;
 Il n'a point à prendre
 De fâcheux détour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour ;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

SECONDE AMOUR.

Pourquoi se défendre ?
 Que sert-il d'attendre ?
 Quand on perd un jour,
 On le perd sans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour ;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux troupes d'Amours et de Zéphyr recommencent leurs danses.

LE ZÉPHYR.

L'Amour a des charmes,
 Rendons-lui les armes ;
 Ses soins et ses pleurs
 Ne sont pas sans douceurs.

Un cœur pour les servir
 A cent maux se livre.

Il faut, pour goûter ses appas,
 Languir jusqu'au trépas,
 Mais ce n'est pas vivre
 Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

PREMIER AMOUR.

On craint, on espère ;
 Il faut du mystère ;
 Mais on n'obtient guère
 De bien sans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

SECONDE AMOUR.

Que peut-on mieux faire
 Qu'aimer et que plaire ?
 C'est un soin charmant
 Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un jardin superbe et charmant. On y voit des berceaux de verdure soutenus par des termes d'or, décorés par des vases d'orangers et des arbres chargés de toutes sortes de fruits. Le milieu du théâtre est rempli de fleurs les plus belles et les plus rares. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines et de statues ; et toute cette vue se termine par un magnifique palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. Je n'en puis plus, ma sœur ; j'ai vu trop de merveilles,
 L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
 Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
 N'en a jamais vu de pareilles.

Elles me chagrinent l'esprit ;
 Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
 Font un odieux étalage

Qui m'accable de honte autant que de dépit.
 Que la fortune indignement nous traite !
 Et que sa largesse indiscrette
 Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
 Pour faire de tant de trésors
 Le partage d'une cadette !

CYDIPPE. J'entre dans tous vos sentiments ;
 J'ai les mêmes chagrins ; et dans ces lieux charmants
 Tout ce qui vous déplaît me blesse :

Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
 Comme vous, m'accable, et me laisse
 L'amertume dans l'âme et la rougeur au front.

AGLAURE. Non, ma sœur, il n'est point de reines
 Qui, dans leur propre Etat, parlent en souveraines
 Comme Psyché parle en ces lieux.

On l'y voit obéir avec exactitude,
 Et de ses volontés une amoureuse étude
 Les cherche jusque dans ses yeux.

Mille beautés s'empressent autour d'elle,
 Et semblent dire à nos regards jaloux :
 Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle ;
 Et nous, qui la servons, le sommes plus que vous.

Elle prononce, on exécute ;
 Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
 Flore, qui s'attache à ses pas,
 Répand à pleines mains autour de sa personne
 Ce qu'elle a de plus doux appas ;
 Zéphyre vole aux ordres qu'elle donne ;
 Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,

Quitte, pour la servir, les soins de s'entraimer.
 CYDIPPE. Elle a des dieux à son service ;
 Elle aura bientôt des autels ;
 Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels
 De qui l'audace et le caprice,
 Contre nous à toute heure en secret révoltés,
 Opposent à nos volontés
 Ou le murmure ou l'artifice.
 AGLAURE. C'était peu que dans notre cour
 Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée ;
 Ce n'était pas assez que de nuit et de jour
 D'une foule d'amants elle y fût adorée ;
 Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
 Par l'ordre imprévu d'un oracle,
 Elle a voulu de son destin nouveau
 Faire en notre présence éclater le miracle,
 Et choisir nos yeux pour témoins
 De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.
 CYDIPPE. Ce qui le plus me désespère,
 C'est cet amant parfait, et si digne de plaire,
 Qui se captive sous ses lois.
 Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
 En est-il un, de tant de rois,
 Qui porte de si nobles marques ?
 Se voir du bien par-delà ses souhaits
 N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables ;
 Il n'est ni train pompeux ni superbes palais
 Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
 Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
 Et s'en voir chèrement aimée,
 C'est un bonheur si haut, si relevé,
 Que sa grandeur ne peut être exprimée.
 AGLAURE. N'en parlons plus, ma sœur : nous en mourrions d'ennui ;
 Songeons plutôt à la vengeance ;
 Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
 Cette adorable intelligence.
 La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
 Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

PSYCHÉ. Je viens vous dire adieu ; mon amant vous renvoie ;
 Et ne saurait plus endurer
 Que vous lui retranchiez un moment de la joie
 Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
 Dans un simple regard, dans la moindre parole,
 Son amour trouve des douceurs
 Qu'en faveur du sang je lui vole,
 Quand je les partage à des sœurs.
 AGLAURE. La jalousie est assez fine ;
 Et ces délicats sentiments
 Méritent bien qu'on s'imagine
 Que celui qui pour vous a ces empressements
 Passe le commun des amants.
 Je vous en parle ainsi, faute de le connaître.
 Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'être ;
 Nos esprits en sont alarmés ;
 Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême,
 Bien au delà du diadème ;
 Ses trésors, sous vos pas confusément semés,
 Ont de quoi faire honte à l'abondance même ;
 Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;
 Il vous charme et vous le charmez ;
 Votre félicité, ma sœur, serait extrême,
 Si vous saviez qui vous aimez.
 PSYCHÉ. Que m'importe ? j'en suis aimée.
 Plus il me voit, plus je lui plais.
 Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
 Qui ne prévienne mes souhaits ;
 Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
 Quand tout me sert dans ce palais.
 AGLAURE. Qu'importe qu'ici tout vous serve,
 Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
 Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît ;
 Le véritable amour ne fait point de réserve ;
 Et qui s'obstine à se cacher
 Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
 Si cet amant devient volage,
 Car souvent en amour le change est assez doux ;
 Et j'ose le dire entre nous,
 Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
 Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous ;

Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage ;
 Si, dans l'état où je vous voi,
 Seule en ses mains, et sans défense,
 Il va jusqu'à la violence,
 Sur qui vous vengera le roi,
 Ou de ce changement, ou de cette insolence ?
 PSYCHÉ. Ma sœur, vous me faites trembler.
 Juste ciel ! pourrais-je être assez infortunée !...
 CYDIPPE. Que sait-on si déjà les nœuds de l'hyménée...
 PSYCHÉ. N'achevez pas, ce serait m'accabler.
 AGLAURE. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
 Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
 Qui nous donne pour char les ailes du Zéphyre,
 Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments
 Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
 Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture ;
 Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement ;
 Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
 Dont il achète vos tendresses,
 Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
 Disparaîtront en un moment.
 Vous savez, comme nous, ce que peuvent les charmes.
 PSYCHÉ. Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !
 AGLAURE. Notre amitié ne veut que votre bien.
 PSYCHÉ. Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien ;
 J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
 Partez ; et demain, si je puis,
 Vous me verrez, ou plus contente,
 Ou dans l'accablement de plus mortels ennuis.
 AGLAURE. Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
 Quel excès de bonheur le ciel répand sur vous.
 CYDIPPE. Nous allons lui conter d'un changement si doux
 La surprenante et merveilleuse histoire.
 PSYCHÉ. Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons ;
 Et quand vous lui peindrez un si charmant empire...
 AGLAURE. Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
 Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.
 (Un nuage descend qui enveloppe les deux sœurs de Psyché : Zéphyre les enlève dans les airs.)

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR. Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
 Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
 Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
 Et quel excès ont les douceurs
 Qu'une sincère ardeur inspire
 Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.
 Je puis vous expliquer de mon âme ravie
 Les amoureux empressements,
 Et vous jurer qu'à vous seule asservie,
 Elle n'a pour objet de ses ravissements
 Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
 Ne concevoir plus d'autre envie
 Que de régler mes vœux sur vos desirs,
 Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs...
 Mais d'où vient qu'un triste nuage
 Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
 Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
 Des vœux qu'on vous y rend dédaignent-vous l'hommage ?
 PSYCHÉ. Non, seigneur.
 L'AMOUR. Qu'est-ce donc ? et d'où vient mon malheur ?
 J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur ;
 Je vois de votre teint les roses amorties
 Marquer un déplaisir secret ;
 Vos sœurs à peine sont parties,
 Que vous soupirez de regret.
 Ah ! Psyché ! de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
 Ont-ils des soupirs différents ?
 Et quand on aime bien, et qu'on voit ce qu'on aime,
 Peut-on songer à des parents ?
 PSYCHÉ. Ce n'est point là ce qui m'afflige.
 L'AMOUR. Est-ce l'absence d'un rival,
 Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige ?
 PSYCHÉ. Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal !
 Je vous aime, seigneur ; et mon amour s'irrite
 De l'indigne soupçon que vous avez formé.
 Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,
 Si vous craignez de n'être pas aimé.
 Je vous aime ; et depuis que j'ai vu la lumière,
 Je me suis montrée assez fière
 Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi ;
 Et, s'il vous faut ouvrir mon âme tout entière,

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un désert et les bords sauvages d'un fleuve.

PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE (assis sur un amas de roseaux et appuyé sur une urne.)

PSYCHÉ. Cruel destin ! funeste inquiétude !
 Fatale curiosité !
 Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
 De toute ma félicité ?
 J'aimais un dieu, j'en étais adorée,
 Mon bonheur redoublait de moment en moment ;
 Et je me vois, seule, éplorée,
 Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
 Et confuse et désespérée,
 Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.
 Le souvenir m'en charme et m'empoisonne ;
 Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
 Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a consummé.
 O ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
 Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
 Source de tous les biens inépuisable et pure,
 Maître des hommes et des dieux,
 Cher auteur des maux que j'endure,
 Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
 Je vous en ai banni moi-même :
 Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
 D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.
 Cœur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé ;
 Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
 Que ce que veut l'objet aimé.
 Mourons : c'est le parti qui seul me reste à suivre
 Après la perte que je fais.
 Pour qui, grands dieux ! voudrais-je vivre ?
 Et pour qui former des souhaits ?
 Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
 Ensevelis mon crime dans tes flots ;
 Et, pour finir des maux si déplorables,
 Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.
 LE DIEU DU FLEUVE. Ton trépas souillerait mes ondes,
 Psyché, le ciel te le défend ;
 Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
 Un autre sort t'attend.
 Fuis plutôt de Vénus l'inplacable colère.
 Je la vois qui te cherche et qui te veut punir ;
 L'amour du fils a fait la haine de la mère.
 Fuis ; je saurai la retenir.
 PSYCHÉ. J'attends ses fureurs vengeresses ;
 Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
 Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses,
 Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VÉNUS. Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
 Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
 Après que vos traits suborneurs
 Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
 J'ai vu mes temples désertés ;
 J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
 Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
 Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
 Et ne se mettre pas en peine
 S'il était une autre Vénus.
 Et je vous vois encor l'audace
 De n'en pas redouter les justes châtements,
 Et de me regarder en face.
 Comme si c'était peu que mes ressentiments !
 PSYCHÉ. Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
 Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas
 Dont leur âme inconsidérée
 Laisse charmer des yeux qui ne vous voyaient pas ?
 Je suis ce que le ciel m'a faite,
 Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter ;
 Si les vœux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite
 Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
 Vous n'aviez qu'à vous présenter,
 Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
 Qui, pour les rendre à leur devoir,
 Pour se faire adorer n'a qu'à se faire voir.
 VÉNUS. Il fallait vous en mieux défendre.

Ces respects, ces encens se doivent refuser ;
Et, pour les mieux désabuser,
Il fallait, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur :
Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ. J'aurais porté mon choix, déesse, jusqu'aux cieux !
VÉNUS. Votre innocence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux ?

PSYCHÉ. Si l'amour pour eux tous m'avait endurci l'âme,
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable ? et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui !

VÉNUS. Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce dieu.

PSYCHÉ. Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître ?

VÉNUS. Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : J'aime.

PSYCHÉ. Pouvais-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
C'est votre fils : vous savez son pouvoir ;
Vous en connaissez le mérite.

VÉNUS. Qui, c'est mon fils : mais un fils qui m'irrite,
L'n fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle.

On m'en verra vengeance, et hautement, sur vous ;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.

Suivez-moi : vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portait cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées, et, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Des Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'âme de la plus douce des divinités.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Des Lutins, faisant des sauts périlleux, se mêlent avec les Furies, et essayent d'épouvanter Psyché ; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies et les Lutins à se retirer.

ACTE CINQUIÈME.

Psyché passe dans une barque, et paraît avec la boîte qu'elle a été demander à Proserpine de la part de Vénus.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,

Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
Est-il, dans votre affreux séjour,
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
Elle n'en peut être assouvie ;
Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu, dans ces cruels moments,
Plus d'une âme et plus d'une vie
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirais tout avec joie,
Si, parmi les rigneurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.

Je n'ose le nommer : ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne ; et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle,
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux durait encore,
Jamais aucun malheur n'approcherait du mien ;
Mais, s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.
Oui, Destin, s'il calmait cette juste colère,
Tous mes malheurs seraient finis ;
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine ;
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi ;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir ;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

SCÈNE II.

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CLÉOMÈNE. Agénor, est-ce vous que je voi !
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMÈNE. La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière ;
Cette pompe funèbre où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR. Sur le même rocher où le ciel en courroux
Vous promettait, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, princesse ; et, lorsqu'à notre vue
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLÉOMÈNE. Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle.
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Était le dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR. Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais.
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honoré des malheurs que vous nous avez faits !

PSYCHÉ. Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Uissons nos soupirs dans un sort si funeste :
Les soupirs ne s'épuisent point.

Mais vous soupirez, princes, pour une ingrante.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE. L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ. Vous pouviez mériter, princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux ;
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les vœux,
Vous rendaient tous deux trop aimables
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR. Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ. Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE. Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire.
Aussitôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire ;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR. Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues ;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffrent tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphyrus, s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étaie que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ. Que je les plains !

CLÉOMÈNE. Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
Adieu ! Puisse-nous vivre en votre souvenir !
Puisse, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux ;
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Alfranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux !

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Pauvres amants ! leur amour dure encore !
Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté regut si mal leurs vœux !
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds !
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi ;
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée
Pour rappeler un tel espoir ;
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle, impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer ;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisse Vénus, la beauté même,
Les demander pour se parer.

En dérober un peu, serait-ce un si grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau !

Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Psyché s'évanouit.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ (évanouie).

L'AMOUR. Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et, bien qu'au dernier point vous m'avez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.

J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs ;
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.



L'Amour et Psyché.

Quoi ! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez !
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
O Mort ! devais-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attendre à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrante déité,
Ai-je grossi ton noir empire
D'une orgueilleuse ou farouche beauté !
Combien même, s'il faut le dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants
A force de ravissements !
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs